

L'impact de la physiologie dans la critique littéraire de la fin du XIX^{ème} siècle : l'exemple de Claude Bernard

Marine RIGUET (Université Paris-Sorbonne)

Ce travail a bénéficié d'une aide d'État gérée par l'Agence Nationale de la Recherche dans le cadre des Investissements d'Avenir portant la référence ANR-11-IDEX-0004-02.

1 Figure d'autorité d'une physiologie triomphante, d'une médecine se faisant science et de la biologie moderne inaugurée à la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, Claude Bernard bénéficie aujourd'hui d'une image d'Épinal ; image à la fois glorieuse et tronquée qui, en rendant hommage à son apport dans les sciences du vivant, fait paradoxalement ombrage à son influence marquante dans le domaine des humanités. Comment, pourtant, extraire Claude Bernard du dialogue interdisciplinaire qu'il alimente — ce savant qui, s'étant rêvé dramaturge, écrit des pièces avant de faire ses classes ; qui reçoit dans son laboratoire les penseurs de son temps, parmi lesquels Renan et Paul Janet ; ou qui bat le boulevard Saint-Michel au bras de Nisard ? La question est d'autant plus importante que la critique littéraire¹, en cette époque, débat : récusation de toute subjectivité, recherche d'une méthode, l'homme de goût se voit détrôné par l'homme de science sous l'influence conjointe du positivisme comtien et des découvertes scientifiques menées par des Cuvier, Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire.

2 Dans le sillage de Balzac, qui ouvre la voie par son fameux Avant-Propos (1842) à *La Comédie Humaine*, c'est vers la physiologie que la critique se met à lorgner. En 1864, soit un an avant la publication de *l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Deschanel publie la *Physiologie des écrivains et des artistes* dans laquelle il déclare : « C'est ici le cœur même de notre sujet : la Physiologie appliquée à la Critique. » (81) Sous l'égide d'une science qui étudie le corps et ses organes, la critique doit donc examiner l'œuvre en tant que « signe » naturel de l'auteur, c'est-à-dire en tant qu'expression de son être intime saisi dans la somme de son tempérament, de son caractère et des conséquences imposées par son siècle, son milieu, sa race, son sexe et son âge. Tel est le contexte dans lequel Claude Bernard professe ses leçons au Collège de France, puis s'impose successivement à la Sorbonne et à l'Académie française ; au cœur de ces questions de circulation, d'imitation, d'emprunt et de patronage, il convient d'évaluer le rôle et la place qu'il a réellement tenus dans le paysage littéraire.

¹ Dans cette étude, nous entendons par critique littéraire l'ensemble des auteurs qui ont procédé à la théorisation, la critique et l'histoire de la littérature de 1850 à 1910. Nous prenons également en compte les liens qui la rattachent à certaines disciplines connexes, telles que la philosophie et la sociologie, avec lesquelles elle interagit parfois de façon inextricable. Il serait en effet chimérique de tenter de comprendre le dialogue que la critique entretient avec la physiologie sans restituer les rôles majeurs de Bergson ou Durkheim dans cette circulation interdisciplinaire.

I. Du savant comme figure d'autorité

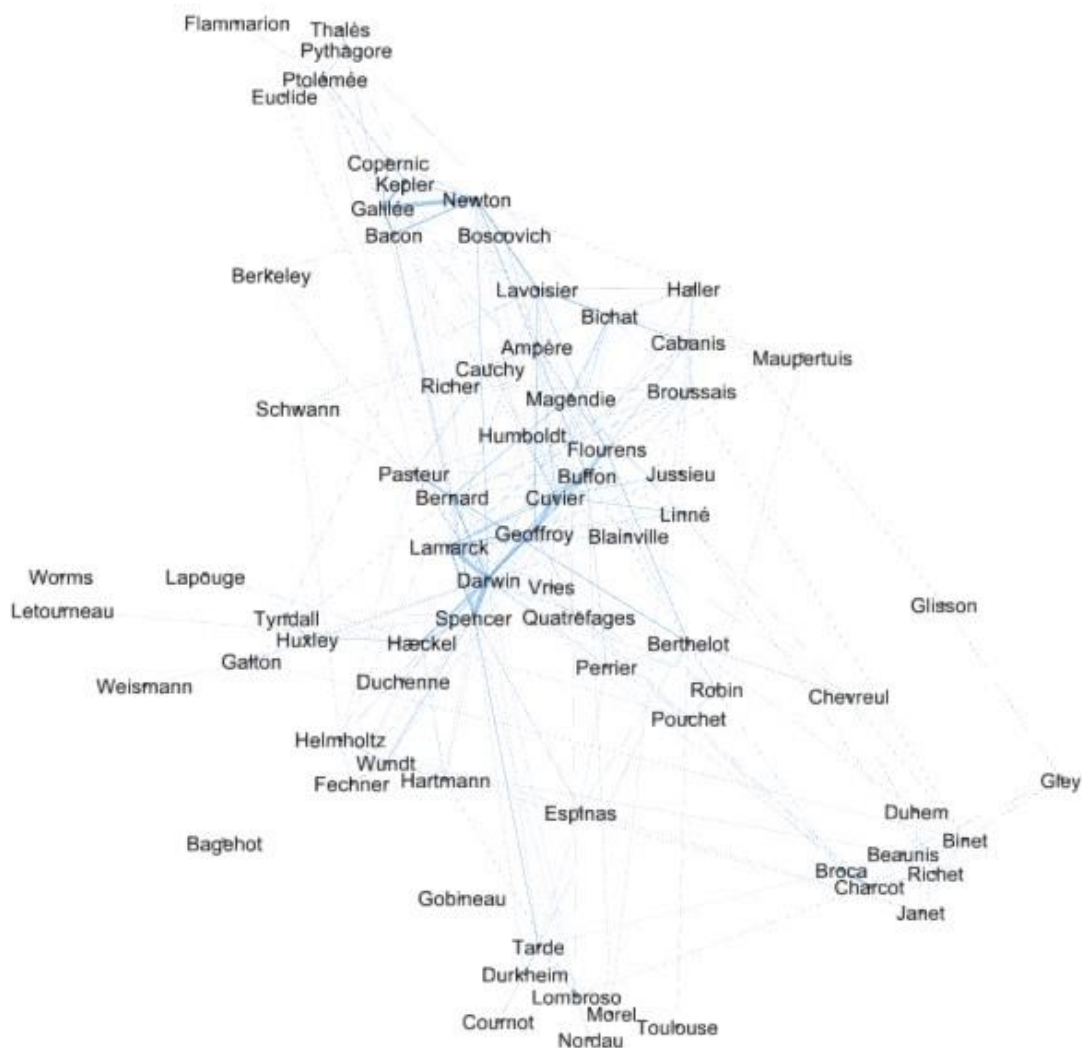
3 Pour saisir l'éventuel impact de Claude Bernard sur la pensée littéraire, il faut commencer par rappeler la réception que lui ont faite ses contemporains. Tout le monde ne lit pas Claude Bernard, mais ses travaux ont un retentissement tel qu'il est difficile de se tenir dans leur complète ignorance. Si ses premières études sur le suc gastrique et la nutrition, qui asseyent sa posture de savant, sont peu connues hors de la sphère médicale, son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* le propulse immédiatement auprès d'un public élargi d'intellectuels, écrivains, philosophes, sociologues et historiens : par cette « œuvre à la fois fine et élevée » (Janet, III, 1), Claude Bernard n'est plus seulement expérimentateur, mais théoricien et maître à penser d'une époque.

Rien n'est donc plus intéressant, non seulement pour les philosophes et pour les savants, mais pour tous les esprits éclairés, que de voir un des maîtres de la science nous exposer les principes de sa méthode, les éclairer par de nombreux exemples empruntés à son expérience personnelle, nous faire assister avec ingénuité à toutes les opérations de son esprit, nous apprendre comment les erreurs mêmes peuvent être profitables et instructives, à quel prix enfin se font les découvertes et les solides progrès. (Janet, III, 1)

4 Aussitôt proclamée ouvrage de référence, l'*Introduction* lui assure une popularité qu'achèvent d'entériner ses articles publiés dans la *Revue des Deux Mondes*. Très vite, il devient personnage de renom et incarne un esprit de l'époque, positif et progressiste, où il fait figure d'autorité. « Il est intéressant à entendre et agréable à regarder, ce Claude Bernard ! » s'amuse Jules de Goncourt. « Il a une si belle tête d'homme bon, d'apôtre scientifique ! » (*Journal*, 1025) Bientôt cité sous toutes les plumes, par toutes les bouches, il emporte une telle unanimité que l'on se bouscule pour l'entendre et lui rendre hommage. La figure d'apôtre devient une métaphore commune, que Flaubert force encore à la mort du savant : « C'est un petit nombre de laïques qui forme maintenant l'église. L'académie des sciences, voilà le concile, et la disparition d'un homme comme Claude Bernard est plus grave que celle d'un vieux seigneur comme Pie IX. » (*Correspondance*, 111)

5 Mais au-delà du personnage public, quelle est l'influence réelle de Claude Bernard sur la pensée littéraire ? Quelle part doit-on laisser au mythe, ou à l'enthousiasme d'une génération qui portait aux nues ses savants ? Pour répondre plus objectivement et nous départir des témoignages encenseurs, nous avons souhaité interroger la production critique couvrant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, en constituant un corpus numérisé de près de 170 ouvrages

critiques parus entre 1850 et 1920². Nous l'avons ensuite soumis à un outil d'extraction automatique des entités nommées³, de façon à constituer la liste des noms les plus fréquemment cités au sein du corpus. Or les résultats des savants⁴ en présence sont particulièrement éloquentes : derrière Descartes, Buffon et Spencer, Claude Bernard est le quatrième homme de science le plus cité par les critiques littéraires de son temps, devant Darwin, Bacon, et — plus étonnant encore — devant Pasteur dont on retrouve presque trois fois moins d'occurrences.



6 La multiplicité de ces références dans le panorama littéraire et esthétique témoigne bien de l'influence interdisciplinaire de Claude Bernard, dont les écrits, loin de se cantonner au domaine

² Le corpus, constitué à partir du fonds numérisé du Labex OBVIL (Sorbonne Universités), rassemble les principaux ouvrages de théorie, d'histoire et de critique littéraires et esthétiques parus de 1850 à 1920, dont une partie est consultable en ligne : <http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/critique/>

³ Pour procéder à l'extraction automatique, nous avons eu recours à l'outil UNERD, voir à ce sujet : Mosallam Y., Abi-Haidar A. & Ganascia J.-G., *Unsupervised named Entity Recognition and Disambiguation : An application to Old French Journals*, in *Advances in Data Mining. Applications and Theoretical Aspects*, 2014, p. 12-23.

⁴ « Savants » au sens large, à savoir scientifiques et philosophes qui ont participé à la théorisation en science.

scientifique, viennent nourrir une réflexion sur la place et le rôle que se donne alors la littérature. Car ce n'est pas seulement pour en qualité de physiologiste que ce dernier force l'admiration des écrivains, mais aussi pour son exigence énonciative, la clarté de son style, l'efficacité de son argumentation et de sa logique hypothético-déductive. Grâce à son statut de savant, Claude Bernard acquiert l'autorité du rhéteur, celui qui, en somme, *pense bien et énonce clairement*, celui que tout auteur imite. Le scientifique qui professe en public le résultat de ses découvertes, n'est-il pas le nouvel orateur des temps modernes, de ce XIX^{ème} siècle libéral dont se chantent les progrès ? Alors qu'il est élu à l'Académie française à la suite de Claude Bernard, Renan réaffirme la filiation directe entre homme de lettres et homme de science :

Rhétorique excellente que celle du savant ! Car elle repose sur la justesse d'un style vrai, sobre, proportionné à ce qu'il s'agit d'exprimer, ou plutôt sur la logique, base unique, base éternelle du bon style. Rhétorique au fond identique à celle de l'orateur, « qui ne se sert de la parole que pour la pensée et de la pensée que pour la vérité ! » [Fénelon] Rhétorique au fond identique à celle du grand poète ! Car il y a une logique dans une tragédie en cinq actes comme dans un mémoire de physiologie, et la règle des ouvrages de l'esprit est toujours la même : être égal à la vérité, ne pas l'affaiblir en s'y mêlant, se mettre tout entier à son service, s'immoler à elle pour la montrer seule, dans sa haute et sereine beauté. (*Discours*, 14-15)

7 L'ordre romantique est renversé ; ce n'est plus la beauté qui produit la vérité, mais bien la vérité qui, en s'imposant, touche au sublime. L'ère est au savoir et, en ce sens, l'acte de création conduit à la vérité dont elle restitue, même partiellement, une forme visible. Producteurs d'une même *épistémè*, savants et écrivains se retrouvent alors à l'intersection de champs qui s'incluent l'un l'autre ; et c'est de la science, au plus près de la connaissance du monde, que l'œuvre d'esprit doit tirer son modèle. À cet égard, nombre de critiques et philosophes de la seconde moitié du XIX^{ème}, parmi lesquels Bergson, Deschanel, Brunetière, Janet, Vacherot, Durkheim et Nisard, s'accordent pour puiser dans les sciences du vivant, et particulièrement dans la physiologie bernardienne, le patron d'un discours qui fait autorité. « Les physiologistes et les anatomistes sont nos maîtres à tous, confie Taine à Sainte-Beuve, et la critique morale a pour point de départ la critique physique⁵. » Dans ce dialogue, Claude Bernard obtient d'autant mieux une place centrale que son style, sa méthode, ses concepts et son déterminisme élargissent sa portée de scientifique à celle de philosophe, de critique et d'écrivain⁶.

II. La méthode expérimentale : nouvelle méthode critique ?

8 La première influence de Claude Bernard en littérature, la plus commentée et la plus reconnue,

⁵ Lettre à Sainte-Beuve du 14 août 1865 (*Taine, sa vie et sa correspondance*, II, 320).

⁶ Ainsi Brunetière déclare-t-il, dans son discours prononcé pour l'inauguration de la statue de Claude Bernard à Lyon, le 28 octobre 1894 : « Vous ai-je fait comprendre, messieurs, les raisons de mon admiration pour Claude Bernard ? Ce que fut le savant, l'expérimentateur, et le maître, de plus compétents que moi vont maintenant vous le dire, et je n'ai voulu vous parler que du philosophe, du critique, et de l'écrivain. » (*Nouveaux Essais*, 334)

est celle de la méthode expérimentale, méthode célèbre, dont nous ne réexposerons pas tous les traits, mais que nous résumerons en quelques points qui furent, pour l'époque, les plus marquants. Il est tout d'abord bon de rappeler que la méthode, annoncée dans ses *Leçons de physiologie expérimentale appliquées à la médecine*, puis explicitée dans son *Introduction*, naît d'une volonté de substituer à la médecine d'observation, telle qu'elle se pratique alors, une médecine « scientifique », légitimée par les expériences sur lesquelles elle s'appuierait tout entière. Or cette séparation catégorique de l'observation et de l'expérience, bien que déjà formulée par Cuvier⁷, est loin d'aller de soi : même à l'Académie des sciences, elle suscite une vive controverse qui vaudra à Claude Bernard les foudres de ses condisciples naturalistes et zoologues — parmi lesquels Coste et Chevreul, pour qui la méthode expérimentale ne peut être, sinon *a posteriori* et soutenue par l'observation première. De cet impératif d'expérimentation, la méthode bernardienne tire trois lois : la connaissance s'acquiert exclusivement à partir de faits éprouvés ; le doute est nécessaire au savant pour le préserver de toute idée préconçue⁸ ; et son dessein n'est pas l'explication de la cause première des choses, mais des conditions propres à leur existence. Une telle méthode, volontairement généralisante et exportable aux autres domaines du savoir, a de quoi séduire ; n'est-ce pas d'ailleurs la visée que poursuit Claude Bernard, lorsqu'il en donne cette définition ?

La méthode expérimentale, considérée en elle-même, n'est rien autre chose qu'un raisonnement à l'aide duquel nous soumettons méthodiquement nos idées à l'expérience des faits. Le raisonnement est toujours le même, aussi bien dans les sciences qui étudient les êtres vivants que dans celles qui s'occupent des corps bruts. Mais, dans chaque genre de science, les phénomènes varient et présentent une complexité et des difficultés d'investigation qui leur sont propres. (*Introduction*, 7)

9 C'est bien, avant toute autre chose, cette méthode de recherche et de raisonnement qui confère à Claude Bernard le titre de maître « des intelligences » ou « de la pensée contemporaine », que lui décerneront respectivement Brunetière et Bergson. Il faut à peine cinq ans à Zola pour tirer de l'*Introduction* la doctrine de son *Roman expérimental* et prôner en littérature la même nécessité expérimentale que l'exige la médecine. Car, autant que la physiologie étudie les organismes vivants, l'art romanesque doit se donner pour mission l'étude du « mécanisme intellectuel et passionnel » (18) de l'homme : l'*imitatio naturae*, de nouveau, est réaffirmée comme accomplissement de la littérature. Tel est du moins le dessein du naturalisme, dont Claude Bernard devient aussitôt, alors qu'il vient à peine de disparaître, la figure de proue. Nous n'insisterons pas sur la reprise trop connue de la méthode expérimentale par le naturalisme. En revanche, le réinvestissement de la figure bernardienne dans le champ littéraire

⁷ « L'observateur écoute la nature ; l'expérimentateur l'interroge et la force à se dévoiler », cité par Claude Bernard (*Introduction*, 25).

⁸ Exigence tirée du « doute méthodique » prôné par Descartes.

soulève deux interrogations : premièrement, quel fut l'impact de cette appropriation massive du naturalisme sur l'image et la réception de Claude Bernard en littérature ? D'autre part, au-delà du roman expérimental, la méthode bernardienne a-t-elle influencé une critique littéraire en quête de modèles ?

10 Afin d'identifier avec précision l'héritage bernardien circulant dans la critique, ou plus largement dans le domaine des humanités, ainsi que le degré de proximité des reprises textuelles — qu'elles soient sous forme de transmission volontaire ou de contagion, d'imitation, d'imprégnation, etc. — nous avons confronté informatiquement notre corpus critique déjà formé aux principaux textes de Claude Bernard⁹ via le logiciel d'alignement textuel DeSeRT¹⁰. Très vite, nous avons ainsi pu isoler trois auteurs qui empruntent largement, de façon consciente et assumée, les préceptes bernardiens : Zola pour son roman expérimental, Durkheim pour ses règles de la méthode sociologique, et Bergson pour sa recherche méthodique de la vérité. Auprès des autres auteurs, l'influence est parfois tout aussi réelle mais plus diffuse, soit que la méthode ait été réappropriée et mise en application sans référence directe, soit qu'elle se lise en filigrane, conjointe aux théories voisines de Bichat, Magendie ou encore Flourens, dont certains esprits s'inspirent confusément. Renan, qui entretint une amitié profonde avec Claude Bernard de 1871 à 1878, n'a jamais recours à la citation directe pour introduire la méthode bernardienne dans ses essais critiques ; néanmoins, l'innutrition est sensible et transparaît au cœur de ses réflexions littéraires et philosophiques. Contrairement à Zola, il ne pense pas que la méthode expérimentale puisse être importée en littérature et appliquée *stricto sensu*, pour la simple raison que les faits *humains* — propres aux arts et aux sciences humaines, à savoir les faits artistiques, historiques, psychologiques, sociologiques — échappent à l'expérience scientifique. Mais c'est justement là où la science s'arrête que la critique commence. « On ne fait pas d'expérience sur l'esprit humain, dit-il, ni sur l'histoire. La méthode scientifique, en cet ordre, est ce qu'on appelle la critique¹¹... » De fait, la critique littéraire prend racine sur la méthode bernardienne dont elle est, plutôt que l'imitation, le pendant dans le domaine des humanités. Comme cette dernière, elle exige un raisonnement scrupuleux et une méthode à laquelle les faits *humains* doivent être soumis, de façon à ancrer le jugement critique sur une étude objective.

⁹ Ceux qui ont fait l'objet d'une plus large réception, à savoir : *l'Introduction à l'étude de la médecine* ; les articles parus de 1864 à 1875 dans la *Revue des Deux Mondes* ; les *Leçons de physiologie expérimentale appliquée à la médecine, faites au Collège de France* ; les *Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux*.

¹⁰ DeSeRT, développé par J.-G. Ganascia (Université Pierre et Marie Curie, 2015).

¹¹ Propos cités par Robert Debré dans son étude « Renan et Claude Bernard » (22).

11 D'autres écrivains empruntent partiellement à Claude Bernard l'un ou l'autre de ses préceptes plutôt que sa méthode. Pour Paul Janet, c'est surtout le doute qu'il faut retenir de la méthode expérimentale, doute applicable à toute démarche critique puisqu'il porte « sur les théories » et assure « la liberté de l'esprit » (III, 1). En ce qui concerne ce « critique raisonnable, grave, méthodique, qui ne cède pas aux caprices de la folle du logis » (Renard, 103) qu'est Brunetière, l'influence bernardienne est plus complexe, prise en étau entre l'admiration profonde que l'auteur porte au savant et son aversion à l'égard de la récupération faite par l'école naturaliste. Incontestablement, la méthode expérimentale doit servir de fondement et d'inspiration à l'exigence méthodologique de la nouvelle critique.

Sans en faire autant de bruit que Bacon, [Claude Bernard] a nié que le refus de raisonner fût une forme de raisonnement ; et il a montré que, bien loin d'être deux manières de raisonner différentes et inverses, l'induction et la déduction n'en faisaient qu'une au fond. « Toutes les variétés apparentes du raisonnement, — a-t-il dit en propres termes, — ne tiennent qu'à la nature du sujet que l'on traite, et à sa plus ou moins grande complexité. Mais, dans tous les cas, l'esprit de l'homme fonctionne toujours de même par syllogisme, et il ne pourrait pas se conduire autrement ». (*Discours*, 326)

Peut-être est-ce justement son engouement pour les théories et la personnalité de Claude Bernard qui pousse Brunetière à se dresser contre le naturalisme, dont il pronostique fermement la « banqueroute » ; car ce qu'il semble le moins pardonner à Zola est son utilisation de la physiologie pour justifier « les visions obscènes ou grotesques de son imagination échauffée » (*Banqueroute*, 215). Cette distinction radicale entre, d'une part, le souhait de s'imprégner en critique de la méthode bernardienne, et d'autre part, le rejet sans appel d'un roman expérimental tel qu'il est professé par le naturalisme, n'est pas propre à Brunetière. Il illustre de façon intéressante les conséquences du naturalisme sur la réception de Claude Bernard en littérature : popularisant la méthode expérimentale, celui-ci a d'un même mouvement risqué de réduire l'image du savant à une sorte d'emblème de l'esthétique naturaliste auprès de ses détracteurs. Avec plus de virulence et moins de nuances que Brunetière, Anatole France récuse la pertinence de la méthode expérimentale comme étant « absolument inapplicable à la littérature » (305). Bazalgette, quant à lui, reproche à Zola d'avoir accaparé la doctrine bernardienne sans distinguer science et littérature, et d'avoir poussé le matérialisme scientifique plus loin encore que ne l'a fait le savant. Ces quelques exemples suffisent à montrer la manière dont Claude Bernard, réapproprié par l'école naturaliste, s'est vu propulsé au cœur d'un débat esthétique où il fait moins figure d'autorité que de cheval de bataille.

12 Il serait pour le moins abusif de considérer que la recherche méthodologique poursuivie par la critique littéraire après 1865 découle de Claude Bernard. Mais en étant reçu dans ce contexte, le physiologiste participe indéniablement de la mise en place tâtonnante d'une méthode, qui sert de caution scientifique aux intuitions des critiques. Et pour rendre à César ce qui appartient

à César, il est par conséquent fort probable que Claude Bernard n'eût pas joui d'un tel accueil en littérature si Taine, avant lui, n'avait pas commencé d'ériger une méthode critique sur des critères empruntés aux sciences naturelles. Attaché à l'intelligibilité logique des choses, Taine tire de la philosophie d'Aristote et de Hegel et de Mill une méthode « physique » qui combine induction et déduction, et appuie la connaissance sur l'expérience dont elle cherche ensuite à établir des lois. Les œuvres, plutôt que jugées, doivent donc être analysées par la critique, et ce, selon trois circonstances extérieures permettant d'expliquer leur genèse : la race, le milieu et le moment. Même exposées succinctement, les ressemblances entre les méthodes tainienne et bernardienne, dans des domaines pourtant distincts, sont frappantes. D'ailleurs, si Taine ne reconnaît pas l'influence de Claude Bernard dans son œuvre, il gratifie néanmoins son contemporain d'avoir su enrichir la philosophie moderne¹². La conjugaison de ces intuitions confirme l'intensification d'un dialogue interdisciplinaire à travers lequel peut s'effectuer la reprise massive du raisonnement bernardien. Quoiqu'il ne soit pas l'investigateur de la méthode littéraire ou historique, Claude Bernard accompagne le mouvement d'affirmation et de légitimation d'une critique qui élabore sa méthode. Sa doctrine expérimentale, telle qu'il l'énonce dans l'*Introduction*, ne fait pas autorité, mais elle se donne comme un protocole apte à servir la singularité et les intuitions de chaque auteur. On retiendra surtout de celle-ci la nécessité d'une démarche rationnelle et objective, appuyée sur des règles énonçables, qui continuera d'inspirer des critiques de la fin du XIX^{ème} siècle comme Émile Hennequin ou Gustave Lanson¹³.

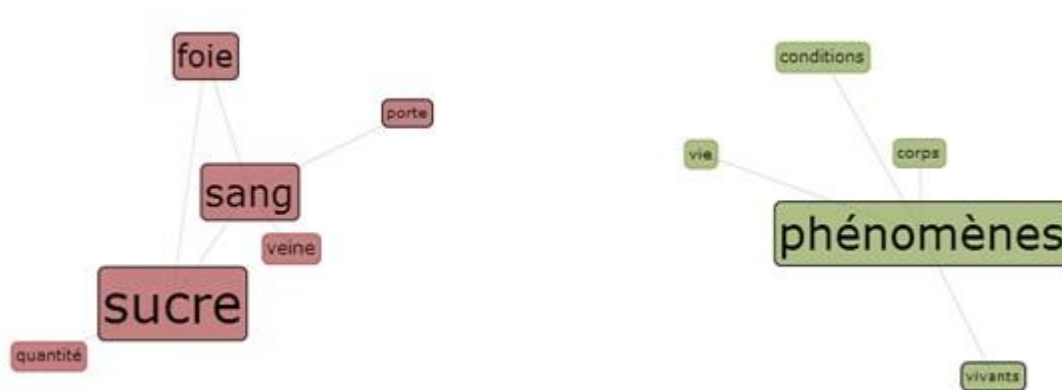
III. Milieu intérieur et déterminisme : des concepts nomades

13 Au-delà de sa méthode, dont nous avons vu que l'impact était réel mais limité, Claude Bernard exerce une influence bien plus profonde par ses concepts. Les résultats des confrontations textuelles que nous avons réalisées via le logiciel DeSeRT soulignent un certain nombre de termes bernardiens qui circulent, le plus souvent arrachés à leur contexte d'origine, au sein de la critique littéraire. Ces transferts sémantiques s'organisent autour de deux lignes de force : l'influence du milieu extérieur et intérieur d'une part, le déterminisme qui assigne un phénomène à des conditions strictes d'autre part. Ces mêmes termes deviennent apparents par

¹² Dans la lettre du 14 août 1865 précédemment citée, il écrit : « Comme Claude Bernard, [Charles Robin] dépasse sa spécialité, et c'est chez des spécialistes comme ceux-là que la malheureuse philosophie, livrée aux mains gantées et parfumées d'eau bénite, va trouver des maris capables de lui faire encore des enfants, opération inusitée et scandaleuse en France. » (*Taine, sa vie et sa correspondance*, II, 320)

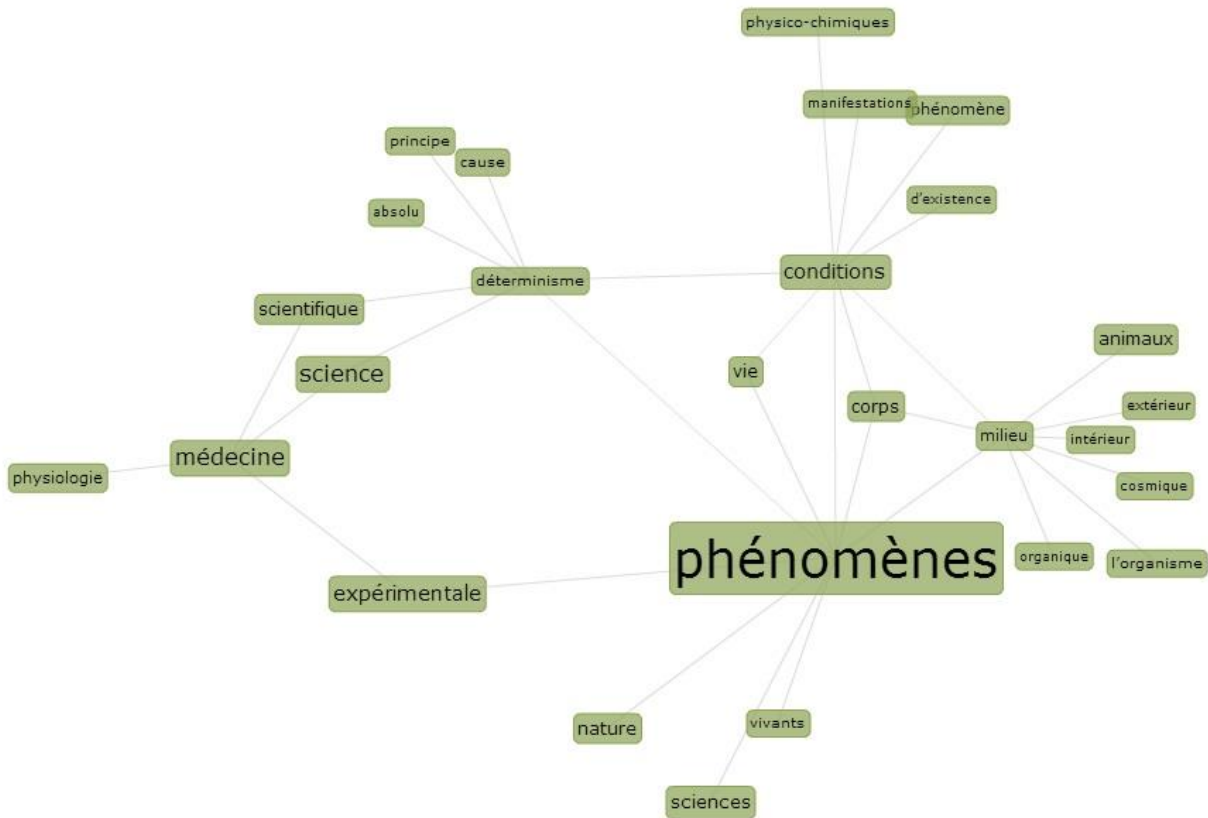
¹³ « Notre métier consiste à séparer partout les éléments subjectifs de la connaissance objective, l'impression esthétique des passions et des croyances partiales, à éliminer tout ce qui ne peut être productif que d'erreur ou d'arbitraire, à retenir, filtrer, évaluer tout ce qui peut concourir à former une représentation exacte du génie d'un écrivain ou de l'âme d'une époque. » (Gustave Lanson, *Méthodes*, 34).

la visualisation des fréquences lexicales dans les écrits de Claude Bernard ; grâce à un calcul des co-occurrences, comprises comme les répétitions particulièrement remarquables de suites de lexèmes, nous pouvons repérer les réseaux lexicaux sur lesquels s'appuie le discours bernardien¹⁴ :



De ces deux pôles sémantiques, il est aisé de discerner celui qui concerne tout particulièrement la physiologie et les expériences en laboratoire, et celui qui aborde plus généralement la question du vivant ; ce second réseau semble d'autant plus significatif dans notre étude que les termes *phénomènes*, *vie*, *conditions* ou *corps* sont facilement exportables à un champ littéraire et philosophique qui pense le vivant. Alors que nous élargissons encore le calcul de fréquences lexicales, telles sont les co-occurrences qui ressortent des textes de Claude Bernard :

¹⁴ Pour ce faire, nous avons utilisé l'outil Voyeur Tools accessible en ligne : <http://voyeurtools.org/>



14 Ces quelques visualisations suffisent pour mettre en évidence les deux idées-forces que nous avons pu identifier en circulation, à savoir l'influence du milieu et le déterminisme — deux notions d'ailleurs intrinsèquement codépendantes, puisque c'est dans le rapport de causalité qui lie le phénomène aux conditions du milieu que le déterminisme bernardien s'opère. Repris par la critique littéraire, les termes *phénomène*, *organisme*, *corps*, *condition*, *manifestation*, *principe*, *cause* ou *milieu* activent nettement un vocabulaire emprunté à la physiologie. Cette propagation diffuse et féconde permet à la critique de se constituer comme champ de savoir autour de l'étude du vivant. Mais l'inspiration bernardienne, plus qu'un import lexical, est aussi et surtout un transfert de concepts, convergeant tous en un même point : la notion de milieu intérieur.

15 Chez Claude Bernard, en effet, le « milieu intérieur » est un concept central dans la mesure où c'est par lui et à travers lui que les éléments organiques existent et agissent. Déjà évoqué dans sa thèse sur la fonction glycémique du foie, soutenue en 1853, le milieu intérieur s'affirme et se précise jusque dans ses *Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux*, où il est donné comme « l'ensemble des liquides circulants », c'est-à-dire l'organisation générale du corps. Il sert d'intermédiaire entre l'environnement extérieur et la vie cellulaire, et se détermine par des lois physico-chimiques qui assurent sa constance. Ainsi théorisé, le milieu intérieur devient un concept proprement bernardien, celui que retiendra la

postérité et sur lequel s'établira la biologie moderne. Les éditions successives du *Larousse* témoignent bien de son affirmation. En 1874, l'article « milieu » du *Grand Dictionnaire universel du XIXème siècle* fait remonter l'origine de son usage physiologique à la distinction de milieux *interne* et *extérieure* ébauchée par de Blainville :

Physiol. Blainville a beaucoup insisté sur la nécessité des milieux en physiologie ; il a montré les rapports aussi importants que profonds qui lient le fonctionnement vital à l'existence des milieux internes et externes. Quand ces milieux s'altèrent, le fonctionnement vital s'altère aussi bien que quand les organes eux-mêmes sont lésés. Les milieux internes des êtres vivants sont constitués par les gaz, l'humidité et les humeurs qui baignent tous les tissus et dont le concours simultané est nécessaire pour la vie de ces tissus.

M. Cl. Bernard a cherché dans tous ses travaux à faire ressortir l'intérêt des notions mésologiques et surtout leur intérêt pratique, puisque, après tout, la thérapeutique se réduit à modifier les milieux internes du corps. La mésologie¹⁵ en est encore à ses rudiments, non certainement que les faits manquent, ni que les matériaux fassent défaut, mais il reste à les coordonner pour en déduire des principes généraux qu'on puisse ensuite vérifier par de nouveaux faits.

Si Claude Bernard est cité, c'est donc timidement, tandis que l'expression physiologique de milieu intérieur (qui n'est alors qu'un milieu *interne* ou *de l'intérieur*¹⁶) est attribuée à son aîné. Mais vingt ans plus tard, dans le *Nouveau Larousse illustré* de 1898, la paternité de Claude Bernard est la seule à être reconnue :

Physiol. Milieu intérieur. Cl. Bernard réservait cette appellation au sang ; mais celui-ci n'est qu'un intermédiaire entre l'extérieur et le liquide intercellulaire ou lymphé qui baigne tous les éléments atomiques. La lymphe représenterait donc le véritable milieu intérieur. Cependant, on est porté à étendre cette appellation à tout ce qui, dans l'intérieur de l'organisme, n'est pas matière vivante.

Ce rapide détour terminologique permet de mettre en évidence la façon dont le milieu bernardien s'impose comme concept dès la fin du XIXème siècle. Et justement parce qu'il devient un concept, vecteur d'une intériorité et de la constance organique, il ne se cantonne plus à la physiologie : mais se propageant des sciences naturelles aux sciences humaines — propagation qu'entérinera Durkheim¹⁷, il fait bientôt l'objet d'une récupération massive par la critique littéraire.

16 Il faut préciser que la notion générale de milieu, à cette époque, séduit. Dans son *Cours de philosophie positive* (III, XL), Comte est probablement le premier à insister sur l'usage qu'il fait de ce terme biologique, et le reprend à son compte afin de désigner commodément « l'ensemble total des circonstances extérieures ». Aussitôt, son acception s'élargit au domaine social. Le terme entre ensuite en littérature par Balzac qui, dans son Avant-Propos à *La Comédie humaine*, entend saisir par le *milieu* l'environnement à la fois physique et social qui pèse sur l'homme.

¹⁵ Science qui étudie spécifiquement l'interaction entre organisme et milieu.

¹⁶ Quatre ans avant l'emploi bien connu qu'en fera Claude Bernard, Charles Robin reprend l'usage fait par de Blainville : « Que le milieu général disparaisse ou s'altère, l'agent cesse d'agir ; que s'altèrent les humeurs (*ce milieu de l'intérieur*), et tout cesse dans les solides aussi bien que s'ils disparaissaient eux-mêmes, aussi bien que s'ils étaient détruits » (*Traité*, 106).

¹⁷ Voir à ce sujet l'étude de Jacques Michel (*La Nécessité*).

Malgré la large circulation dont il fait l'objet, le milieu reste donc attaché au rapport qu'il entretient avec l'être vivant qu'il environne. Quand Claude Bernard renouvelle son sens en introduisant l'idée d'intériorité, Taine vient tout juste d'importer le terme dans la critique : l'étude des milieux, aussi bien naturels qu'humains, fournit un moyen d'expliquer les artistes et leurs œuvres¹⁸. Le milieu bernardien, tel qu'il est reçu par les écrivains, renforce alors la portée de ce concept dans une dimension psychologique, en s'attachant au vécu individuel de chaque auteur. Il aide ainsi à déterminer la nouvelle mission de la critique telle que la définit Brunetière :

Il faut trouver le milieu, psychologique et même géographique, où le personnage atteindra ce degré de vraisemblance qui est la vérité et la vie de l'œuvre d'art. Nous sommes si peu les adversaires de la théorie des milieux que nous enchérissions sur M. Zola lui-même : il n'a voué qu'un culte à Claude Bernard, nous lui vouons une superstition. (*Roman exp.*, 943)

17 En se superposant, les influences de Taine et Claude Bernard se confondent au point que les écrivains se réfèrent parfois abusivement au physiologiste comme seule et unique autorité. Mais le milieu intérieur a cette prétention, par sa circulation d'un domaine à l'autre, de mettre en réseau les différents champs de savoir autour d'une dialectique du vivant. C'est un concept nomade¹⁹ par excellence, activant à chaque emploi l'ensemble des disciplines dont il est issu et qu'il fait entrer en corrélation. Un tel pouvoir catalyseur explique le succès qu'il rencontre au sein de la critique littéraire ; cette dernière ne se contente pas de transposer le terme bernardien, elle l'investit à son tour afin d'en faire une donnée objective, un critère d'analyse littéraire permettant d'étudier, au-delà du génie, les diverses conditions psychologiques et sociales qui déterminent la production ou le talent d'un artiste. Le milieu intérieur devient, d'une certaine façon, le marqueur de la singularité d'un auteur, l'indice d'une relation intime entre individualité et création que seule l'étude biographique a le pouvoir de saisir. Bourget, par exemple, y a recours afin de critiquer Barbey d'Aurevilly :

Il y a dans Claude Bernard une théorie célèbre sur ce qu'il appelle le milieu intérieur des êtres vivants. [...] Il semble que cette loi soit vraie aussi du talent, cette créature vivante. Le cas de Barbey d'Aurevilly illustre cette analogie d'une manière remarquable. Jusqu'alors, il n'avait, à la lettre, pas vécu, incapable, nous l'avons vu, de s'adapter au milieu extérieur, et méconnaissant, par byronisme et par dandysme, cet autre milieu, celui de son enfance, que l'on peut bien appeler, comme Bernard, son « milieu intérieur » puisque sa famille, sa ville natale, son pays n'étaient plus pour lui que des impressions conservées par sa mémoire. (Pages, II, iii)

De même, quoique dans un usage différent, Charles Du Bos appuie sur le concept de milieu intérieur son analyse de Flaubert :

Je voudrais seulement revenir, après beaucoup d'autres, sur le « milieu intérieur » selon la précieuse expression

¹⁸ La théorie du milieu est introduite par Taine dans son *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1863.

¹⁹ Nous empruntons cette expression à Isabelle Stengers (*D'une science à l'autre*).

de Claude Bernard d'où l'œuvre de Flaubert est issue, que le constant labeur de son génie a eu pour objet de dominer d'abord, puis de canaliser. [...] On ne saurait mieux décrire « le milieu intérieur » qui dans le cas de Flaubert est donné : une masse imposante par son seul volume, mais indifférenciée et comme engourdie, qui laisse voir à l'examen des milliers de mouvements infinitésimaux dont chacun intéresse l'ensemble de la masse elle-même : une bête allongée où se surprend en tous sens le travail aveugle des animalcules qui la composent. (Approximations, 158-178)

18 Milieu intérieur de l'auteur chez l'un, de l'œuvre chez l'autre, ces réutilisations illustrent les fluctuations d'un concept qui est réinterprété autant de fois qu'un critique le fait sien. Chez Bourget, le milieu intérieur regroupe la somme des conditions profondes et individuelles dans lesquelles l'œuvre voit le jour ; chez Du Bos, il est l'ensemble des micro-organismes qui forment l'œuvre elle-même, et qu'il régule comme le milieu intérieur bernardien régule la vie intercellulaire. Néanmoins, le concept de milieu intérieur s'accompagne toujours d'une vision déterministe soumettant l'homme aux conditions qui pèsent sur lui, non plus seulement extérieurement par ce qui l'environne, mais aussi intérieurement par l'organisme qui le constitue. Le principe de causalité qui ordonne la nature rend lisibles les faits humains. Il n'est dès lors plus question d'un processus surnaturel ou mystique de la création : si l'homme n'est pas responsable de son génie, si la force de son art lui échappe, c'est qu'il est à la merci d'influences sur lesquels il n'a pas pouvoir — mais que la critique est désormais capable d'expliquer. Ce qui est affaire de style, de composition ou de goût, devient affaire de science. Un statut que la critique de cette fin de siècle, dans le domaine des lettres, s'emploie à gagner.

19 Claude Bernard, grâce à la combinaison de ses expériences et de ses concepts que sa méthode tient intimement orchestrés, offre finalement à la littérature un langage apte à saisir le réel qui la nourrit et l'engendre — un réel éclairé, raisonné et renouvelé, maîtrisé en somme par la connaissance.

20 Par la popularité de leurs découvertes, par l'exemple fécond de leur méthode, Claude Bernard et Pasteur ont exercé, sans le chercher, peut-être sans y penser, une influence considérable sur les lettres. Ils ont mis en honneur et presque à la mode, la défiance des affirmations sans preuves, la précision rigoureuse et pittoresque. Aujourd'hui l'historien, le moraliste, l'érudit, tout écrivain, prosateur ou poète, sont hantés vaguement par des souvenirs de leurs méthodes. Dans toutes les voies de l'esprit, ces savants illustres ont fait monter le niveau du travail. Il ne s'écrit de nos jours, et il ne s'écrira désormais en cette fin du XIX^{ème} siècle, aucun livre solide dont on ne puisse dire sûrement que l'auteur en a été contemporain de Claude Bernard et de Pasteur. (Nisard, 249-250)

Bibliographie

Ouvrages principaux de Claude Bernard

Leçons de physiologie expérimentale appliquée à la médecine, faites au Collège de France, Paris, J.-B. Baillièrè et fils, 2 tomes, 1855-1856.

Leçons sur les effets des substances toxiques et médicamenteuses, Paris, J.-B. Baillièrè et fils, 1856.

Introduction à l'étude de la médecine expérimentale, Paris, J.-B. Baillièrè et fils, 1865.

Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux, Paris, J.-B. Baillièrè et fils, 2 tomes, 1878-1879.

« Étude sur la physiologie du cœur », *Revue des Deux Mondes*, mars 1865, 2^e série, t. LVI.

« Du progrès dans les sciences physiologiques », *Revue des Deux Mondes*, avril 1865, 2^e série, t. LVIII.

« Des fonctions du cerveau », *Revue des Deux Mondes*, mars 1872, 2^e série, t. LXXXVIII.

« Définition de la vie, les théories anciennes et la science moderne », *Revue des Deux Mondes*, mai 1875, 3^e série, t. IX.

Sources citées dans cet article

Bourget, Paul, *Pages de critique et de doctrine*, Paris, Plon, 1912.

Brunetière, Ferdinand, « Le roman expérimental », *Revue des Deux Mondes*, 1880, t. XXXVII.

Brunetière, Ferdinand, « La banqueroute du naturalisme », *Revue des Deux Mondes*, 1887, t. LXXXIII.

Brunetière, Ferdinand, *Nouveaux Essais sur la littérature contemporaine*, Paris, Calmann-Lévy, 1897.

Comte, Auguste, *Cours de philosophie positive*, Paris, Bachelier, t. III, 1838.

Deschanel, Émile, *Physiologie des écrivains et des artistes ou Essai de critique naturelle*, Paris, Hachette et C^{ie}, 1864.

Du Bos, Charles, *Approximations*, Paris, Plon, 1922.

Flaubert, Gustave, *Correspondance*, Paris, Conard, 1926-1933, 9 vol. / ou 1926-1954, 13 vol. (les quatre derniers étant un Supplément)

France, Anatole, *La Vie littéraire*, 2^e série, Paris, Calmann-Lévy, 1890.

Goncourt, Jules de, *Journal*, Paris, Flammarion, t. II, 1959.

Janet, Paul, *Les Problèmes du XIX^{ème} siècle. La politique, la littérature, la science, la philosophie, la religion*, Paris, Michel Lévy frères, 1872.

Lanson, Gustave, *Méthodes de l'histoire littéraire*, Paris, Les Belles Lettres, 1925.

Nisard, Désiré, *Ægri somnia. Pensées et caractères*, Paris, Calmann-Lévy, 1889.

Renan, Ernest, « Discours de réception à l'Académie française », 3 avril 1879, in *Discours et conférences*, Paris, Calmann-Lévy, 1887.

Renard, Georges, *Les Princes de la jeune critique : Jules Lemaître, Ferdinand Brunetière, Anatole France, Louis Ganderax, Paul Bourget*, Paris, Librairie de la « Nouvelle Revue », 1890.

Robin, Charles, et Verdeil, François, *Traité de chimie anatomique et physiologique, normale et pathologique*, Paris, J.-B. Baillièrè, t. I, 1853.

Taine, Hippolyte, *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1863.

Taine, Hippolyte, *Taine, sa vie et sa correspondance. Le critique et le philosophe, 1853-1870*, t. II, Paris, Hachette, 1904.

Zola, Émile, *Le Roman expérimental*, Paris, Charpentier, 1881.

Essais consultés

- Berg, Robert John, *La Querelle des critiques en France à la fin du XIX^{EME} siècle*, Paris, Peter Lang, 1990.
- Cabanès, Jean-Louis, *Critique et Théorie littéraires en France (1800-2000)*, Paris, Belin, 2005.
- Canguilhem, Georges, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1990 [1968].
- Debray-Ritzen, Pierre, *Claude Bernard ou Un nouvel état de l'humaine raison*, Paris, Albin Michel, 1992.
- Debré, Robert, « Ernest Renan et Claude Bernard », *Revue des Deux Mondes*, janvier 1977.
- Duschesneau, Francois, Kupiec, Jean-Jacques et Morange, Michel (dir.), *Claude Bernard. La méthode de la physiologie*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2013.
- Halpern, Bernard, « Concepts philosophiques de Claude Bernard d'après l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* », *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, t. XIX, n° 2, 1966, p. 97-114.
- Michel, Jacques, « Émile Durkheim et la naissance de la science sociale dans le milieu bernardien », in *La Nécessité de Claude Bernard*, sous la direction de Jacques Michel, Méridiens-Klincksieck, 1991.
- Nordmann, Jean-Thomas, *Taine et la critique scientifique*, Paris, PUF, 1992.
- Nordmann, Jean-Thomas, *La Critique littéraire française au XIX^{EME} siècle (1800-1914)*, Paris, Le Livre de Poche, 2001.
- Petit, Annie, « D'Auguste Comte à Claude Bernard, un positivisme déplacé », *Romantisme*, 1978, n° 21-22, p. 45-62.
- Pichot, André, *Histoire de la notion de vie*, Paris, Gallimard, « Tel », 1993.
- Prochiantz, Alain, *Claude Bernard. La révolution physiologique*, Paris, PUF, 2013.
- Schiller, Joseph, *Claude Bernard et les Problèmes scientifiques de son temps*, Éditions du Cèdre, 1967.
- Spitzer, Léo, « Milieu et ambiance », *Conférence*, n° 24, 2007.
- Stengers, Isabelle (dir.), *D'une science à l'autre. Des concepts nomades*, Paris, Seuil, 1987.

Notice biographique :

Marine RIGUET, doctorante à Paris-Sorbonne, prépare une thèse interdisciplinaire, intitulée « La littérature laboratoire (1850-1914) : du modèle scientifique à la reconquête de l'objet littéraire ». Dans ce cadre, elle participe plus largement au projet du Labex OBVIL, qui concilie recherche littéraire et outils informatiques dans le domaine des Humanités numériques. Parmi ses publications figurent :

- « Pour une histoire naturelle de la littérature », in *La Littérature et la Vie*, collectif sous la direction de Christophe Ippolito, Paris, Classiques Garnier, à paraître.
- « L'œuvre jouvienne : le défi d'une mise en forme de l'informe », mars 2015, [en ligne] http://www.pierrejeanjouve.org/Jouve-Jeunes_chercheurs/Jouve-Jeunes_chercheurs-Marine_Riguet.html

Résumé : Aux côtés de Darwin et Pasteur, Claude Bernard figure comme l'un des scientifiques les plus influents de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Loin de se cantonner à la médecine, ses théories, dont la fameuse méthode expérimentale, vont trouver un écho décuplé dans d'autres disciplines – la philosophie avec Bergson, la sociologie avec Durkheim... Mais c'est dans la critique littéraire que cette circulation interdisciplinaire est la plus remarquable ; outre Zola, pour qui la référence bernardienne est prétexte à la caractérisation de l'esthétique naturaliste tout entière, les références explicites au savant se retrouvent chez des auteurs non moins éminents de l'époque, tels Renan et Brunetière. À l'heure où la critique esthétique fait le

procès de sa propre subjectivité, la méthode expérimentale semble en effet fournir au discours littéraire les moyens de son objectivation et de sa légitimation. Mais les emprunts à Claude Bernard sont bien plus nombreux et complexes que la simple « imitation » d'une méthode : imprégnation, transpositions, réappropriations... L'impact de Claude Bernard dans la critique littéraire de cette fin de siècle reste donc à déterminer, notamment pour restituer sa place véritable au cœur des débats qui opposaient alors vigoureusement critiques « scientifiques » et « impressionnistes ». Par cette identification des transferts textuels, il s'agit également d'étudier la façon dont la critique littéraire s'élabore sur le modèle d'une dialectique du vivant.

Mots-clés : Claude Bernard, Critique, Interdisciplinarité, Physiologie, Méthode.